



HAL
open science

**Des patrimoines urbains intimes : récits de vie et
constructions mémorielles autour du boulevard
Saint-Laurent**

Marie-Laure Poulot

► **To cite this version:**

Marie-Laure Poulot. Des patrimoines urbains intimes : récits de vie et constructions mémorielles autour du boulevard Saint-Laurent. Marie-Blanche Fourcade et Marie-Noëlle Aubertin. Patrimoines urbains en récits, Presses de l'Université du Québec, 2013, Collection Nouveaux Patrimoines, ISBN 978-2-7605-3887-0. hal-01367640

HAL Id: hal-01367640

<https://hal.science/hal-01367640>

Submitted on 16 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Des patrimoines urbains intimes : récits de vie et constructions mémorielles autour du boulevard Saint-Laurent

Marie-Laure Poulot

Document de travail – Working paper

Le boulevard Saint-Laurent, qui sépare l'île de Montréal du nord au sud, constitue un axe majeur de structuration de la ville de Montréal. L'artère représente à la fois une coupure qui a longtemps symbolisé les « deux solitudes¹ » – avec les quartiers francophones à l'est et les quartiers anglophones à l'ouest – et une couture, lieu de passage et de brassage privilégié par les migrants comme zone d'installation. C'est notamment ce rôle de « corridor de l'immigration » qui a contribué à son inscription à titre d'arrondissement historique au patrimoine canadien en 1996. Le boulevard est surinvesti de récits, de discours et de symboles, fruits de sources diverses : politiques à différentes échelles (fédérale, provinciale, municipale et même des arrondissements) ; littéraires, journalistiques, mais aussi associées à des acteurs économiques, des associations de résidents et de citoyens ; traditionnelles (romans, presse, récits historiques, etc.) ; ou plus originales (*podcasts* [balados], visites urbaines, panneaux explicatifs, participation aux consultations publiques, etc.). La plupart des lieux urbains et des objets patrimoniaux connaissent cette élaboration narrative, puisque « on exprime l'espace urbain à travers des emblèmes, des lieux, des vocabulaires, des habitudes, des métaphores, des analogies, des allégories, des mythes² ». Ces multiples mises en récit participent ensemble à l'invention de la *Main*³ comme patrimoine urbain et à la construction d'un « haut lieu⁴ » montréalais dans l'imaginaire urbain ; elles viennent justifier la mise en patrimoine du boulevard comme « lieu historique national⁵ » du Canada.

L'originalité de la patrimonialisation du boulevard réside dans sa dimension commémorative et honorifique. Aucune réglementation ou mesure de protection ne lui est

1. MacLennan, Hugh, 1945, *Two Solitudes*, Toronto, Collins.
2. Bélanger, Anouk, 2005, « Montréal vernaculaire/Montréal spectaculaire : dialectique de l'imaginaire urbain », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 1, p. 13-34, à la p. 15.
3. La *Main* est une référence à la *Main Street*, une dénomination courante pour caractériser le boulevard Saint-Laurent.
4. Debarbieux, Bernard, 2003, « Haut lieu », dans Lévy Jacques et Lussault Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
5. Rapport de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, 1996, *L'arrondissement historique du Boulevard Saint-Laurent (La Main)*, Gordon Fulton et Luce Vermette, Direction des services historiques, Parcs Canada.

associée. Certains citoyens parlent d'ailleurs d'un « patrimoine officieux » pour le décrire. Le boulevard Saint-Laurent est en effet un lieu de vie, un espace habité. Du fait de son extension typologique aux espaces de l'ordinaire⁶, le patrimoine se loge ici dans l'attachement des citoyens à la rue et dans leurs usages quotidiens. Le vivre en patrimoine s'y traduit par une mise en récit parcellaire, morcelée et individuelle, de la part d'habitants, de commerçants ou d'usagers, qui y mêlent vécu, souvenirs et pratiques de l'espace. Tous mettent en valeur certains lieux particuliers et certaines temporalités du boulevard : ils dessinent des géographies fragmentées et intimes, ils dévoilent ce que j'appelle des « patrimoines urbains intimes ». Cette réflexion sur la mise en récit patrimoniale repose sur un travail de recherche conduit dans le cadre d'un doctorat en géographie portant sur les transformations récentes du boulevard au regard des différentes significations du cosmopolitisme, du Vieux-Port à la rue Jean-Talon. Je m'appuierai ainsi sur une soixantaine d'entretiens semi-directifs menés durant l'année 2011-2012 auprès de résidents, de commerçants et d'usagers du boulevard ou encore d'acteurs de l'aménagement ou du patrimoine. Cette attention pour le récit a pris une telle importance en sciences humaines et sociales que certains la qualifient même de « tournant narratif⁷ » ou de « retour du refoulé », notamment en géographie⁸. Je souhaite ici interroger ces mises en récit « intimes » : s'insèrent-elles dans un contexte plus large de construction d'une mémoire collective qui utilise aussi bien les réalités historiques que des narrations fictives, ou dans ce que Paul Ricœur appelle « l'identité narrative d'une communauté⁹ » ? En questionnant notamment les formes que prennent ces récits et les registres qu'ils utilisent, mon propos s'attachera à démêler ce qui participe d'un « grand récit » consensuel autour du boulevard, inscrit au cœur de l'identité montréalaise, et ce qui entre en conflit avec le discours « officiel ». Enfin, si ces prises de parole contribuent à l'invention patrimoniale, sont-elles toutes audibles de la même manière ou y a-t-il des effets de tri, et même de concurrence entre elles ? Tous les secteurs du boulevard y sont-ils présents de la même façon : quels sont les choix de lieux, quels sont ceux mis de côté, voire oubliés ?

Je verrai d'abord la convergence des récits intimes et des récits officiels qui œuvrent à une construction nationale, puis les formes particulières et originales de discours des habitants et des usagers. Ces témoignages du « vivre en patrimoine » élaborent une géographie plus fine des lieux

6. Choay, Françoise, 2007 [1992], *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, p. 12.

7. Dormans, Stefan, 2008, *Narrating the City: Urban Tales from Tilburg and Almere*, thèse de doctorat en géographie, Nimègue, Université Radboud.

8. Berdoulay, Vincent, 2000, « Le retour du refoulé. Les avatars modernes du récit géographique », dans Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », p. 111-126.

9. Ricœur, Paul, 1983, *Temps et récit 1*, Paris, Seuil.

du boulevard et des identités territoriales à l'échelle de la communauté. Ces discours et représentations possèdent aussi une fonction performative : l'exemple de l'îlot Saint-Laurent permet de souligner comment certains récits peuvent fabriquer du patrimoine.

Le boulevard Saint-Laurent : un haut lieu montréalais consacré par la convergence des récits intimes et des récits officiels

Un patrimoine consensuel, mais une patrimonialisation ignorée

Récits des habitants et récits officiels de mise en patrimoine s'accordent sur l'importance du boulevard Saint-Laurent dans la ville de Montréal d'un point de vue tant historique que social. La plupart des critères de patrimonialisation retenus dans le rapport de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada¹⁰ sont intégrés dans les descriptions des habitants, commerçants ou acteurs travaillant sur le boulevard : la notion de coupure entre l'est et l'ouest de la ville de Montréal, celle de frontière traditionnelle entre francophones et anglophones, ou celle de premier lieu d'installation des immigrants dès la fin du XIX^e siècle. Tous s'entendent aussi sur l'idée que le boulevard constitue un espace en perpétuel renouvellement. D'aucuns sont empreints d'une certaine nostalgie pour des lieux ou des secteurs disparus (ainsi, l'épicerie Chez Simcha ou l'établissement Le Lux), tandis que d'autres soulignent plutôt l'adaptation permanente aux changements, malgré l'avenir de la rue caractérisé d'« imprévisible ».

Les habitants insistent également sur la difficulté de définir l'atmosphère de la *Main* et d'expliquer son « attrait naturel » : les termes « vitalité », « effervescence », « monde en soi » reviennent souvent pour décrire ce lieu de toutes les opportunités. Pour cette résidente du boulevard, « c'est comme si tout était possible sur la rue Saint-Laurent ! » ; cet employé de la Société de développement du boulevard¹¹ y vient « pour une expérience, une ambiance particulière, pour flâner, pour prendre un café, pour travailler », mais y « revient aussi le soir pour sortir ». La nature immatérielle du boulevard est d'ailleurs consignée dans les récits plus officiels qui évoquent les « aspects intangibles » ou la « dimension un peu magique, un peu mystérieuse » du lieu¹². Enfin, dans la représentation du boulevard Saint-Laurent que se font la plupart des

10. Rapport de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, *op. cit.*

11. La Société de développement du boulevard Saint-Laurent, créée en 2000, regroupe toutes les places d'affaires du boulevard Saint-Laurent, entre la rue Sherbrooke et la rue Mont-Royal. Les sociétés de développement commercial (SDC) ont pour objectif de contribuer au développement économique, social et culturel de leur territoire.

12. Rapport de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, p. 717.

enquêtés, l'artère s'arrête à la rue Jean-Talon, reprenant les limites de l'arrondissement historique, du Vieux-Port à la rue Jean-Talon.

Pour moi, le boulevard Saint-Laurent s'arrête à Jean-Talon : après, c'est trop propre, il manque cette pagaille de couleurs, de langues. [Entretien avec un travailleur d'une radio communautaire sur le boulevard]

En fait, la partie qui est pas intéressante, c'est la partie au nord de Jean-Talon, où ça devient juste un boulevard, puis après ça une zone industrielle [...] y'a pas d'intérêt vraiment effectivement. [Entretien avec un fonctionnaire de l'arrondissement Ville-Marie]

S'il y a consensus autour de l'importance patrimoniale du boulevard, la moitié des informateurs¹³ en ignore la désignation comme « arrondissement historique d'importance nationale » au patrimoine canadien, sans doute parce qu'il n'existe aucune réglementation et que le seul signe tangible de cette commémoration réside dans des plaques installées aux deux extrémités du boulevard (figure 1).



FIGURE 1

13. Je parle ici des personnes travaillant hors du champ patrimonial.

Plaque de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, au croisement de la rue Jean-Talon et du boulevard Saint-Laurent.
Photo : Marie-Laure Poulot, août 2012.

Les discours des habitants témoignent donc d'une forme d'intériorisation de la narration montréalaise dans laquelle l'histoire de la ville de Montréal se décline à partir du boulevard Saint-Laurent. De surcroît, les habitants mêlent volontiers leur propre mémoire à celle plus collective, plus institutionnalisée, de la rue. Le boulevard devient même dans le Rapport de la Commission historique le « reflet microscopique de la société canadienne¹⁴ » et l'un des travailleurs rencontrés lors des entretiens menés sur le boulevard affirme en écho : « Moi j'aime Saint-Laurent dans son ensemble, parce qu'elle est tellement bigarrée. Parce qu'elle représente tellement Montréal. Le boulevard Saint-Laurent, c'est Montréal. »

Les interlocuteurs rencontrés qui habitent en banlieue vont encore plus loin, faisant du boulevard Saint-Laurent l'image de la ville, le symbole de l'urbanité : « c'est pas une petite rue coquette, c'est un vrai boulevard urbain » ou encore :

What was amazing about boulevard Saint-Laurent, is that there were no corporate stores, there was no McDonalds, well there is one in Old Montreal, there is one, but . . . There was no chain restaurants, things like this. And of course, when you live in the suburbs, everything is a chain restaurant. When I got there, I thought, "whoah, this is really authentic, this is what a real city is supposed to be!" and that's why it was so amazing for me at first. Because this place was genuine, it was authentic. [Entretien avec un membre de l'association Save the Main]

Cette reconnaissance de l'urbanité comme caractéristique fondamentale du boulevard renvoie à la dimension cosmopolite des lieux et à la définition même de la ville comme rassemblement d'inconnus – de *strangers* – dans le sens équivoque du terme : inconnu au sens d'étranger et inconnu au sens premier, qu'on ne connaît pas¹⁵. Ces habitants, étrangers les uns aux autres, se côtoient et se rencontrent dans des lieux de la vie publique (lieux culturels, marchés, places publiques, espaces de trafic), fondements de l'urbanité¹⁶. Le cosmopolitisme constitue alors un trait de l'urbanité : c'est le sens de la formule des chercheurs de l'École de Chicago, pour qui il

14. Rapport de la Commission des lieux et monuments historiques du Canada, *op. cit.*

15. Sennett, Richard, 1979, *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Seuil, p. 49.

16. *Ibid.*

y a « identification de l'urbain à l'urbanité et de celle-ci au cosmopolitisme¹⁷ ». Mettre en récit le boulevard pour les habitants ou les usagers, c'est donc raconter la ville toute entière et son histoire, décrire un symbole de l'urbanité montréalaise caractérisée par la diversité ethnique et, ainsi, retracer l'histoire de l'immigration à Montréal, qui est intimement liée à la *Main*.

L'immigration ou le récit d'un itinéraire : remonter le boulevard

Si les mises en récit du boulevard « de tous les immigrants », selon les termes de certains habitants, suivent la chronologie des arrivées, elles s'ancrent également dans la géographie des lieux qui reflète les strates d'immigration, comme l'explique un employé du Quartier des spectacles :

Une chose que j'aime beaucoup, c'est prendre l'autobus au centre-ville et monter. Monter jusqu'à, passé la rue Bernard par exemple. On voit les différents groupes ethniques, les groupes de différentes appartenances qui montent et descendent d'autobus, au fur et à mesure qu'on monte. C'est vraiment phénoménal. À partir d'ici, y'a beaucoup d'Asiatiques, évidemment [...] On voit tous les Portugais dans le quartier portugais, des Italiens un peu plus haut [...]

Les visites urbaines offertes par certaines associations ou les circuits proposés dans les guides touristiques montréalais utilisent ces mêmes entrées, mêlant mise en récit chronologique et géographique de l'immigration à Montréal. Ainsi, dans la visite intitulée « La Courtepointe montréalaise » animée par l'organisme L'Autre Montréal, le passage sur le boulevard Saint-Laurent, remontant du Vieux-Port à la rue Jean-Talon, est ponctué de récits sur les arrivées irlandaises, chinoises, juives, portugaises et italiennes (figure 2). Ces arrêts chronologiques et topographiques sont également l'occasion de confronter l'histoire générale de l'immigration aux histoires personnelles des participants à la visite. En effet, le public s'approprie le récit du guide et l'enrichit de ses propres souvenirs et significations qui migrent à leur tour dans le discours du guide, l'ensemble concourant à la révélation d'un récit commun, susceptible de faire advenir une identité narrative collective. De tels récits sont clairement scénarisés, à la manière d'une autobiographie orale ou d'une représentation théâtrale. Afin de conserver ce qui fonctionne le mieux pour une meilleure appropriation du récit des guides par les habitants, les souvenirs et les

17. Grafmeyer, Yves et Joseph Isaac, 1990, « La ville-laboratoire et le milieu urbain », dans Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (textes traduits et présentés par), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, p. 5-52, à la p. 11.

pratiques sont forcément réécrits et les anecdotes choisies après un tri dans les histoires de lieux et de vie. Comme l'explique Jonathan Wynn en reprenant Richard Sennett, si les espaces sont comme de bonnes histoires, alors les guides de visites urbaines en sont sans doute les meilleurs conteurs¹⁸.

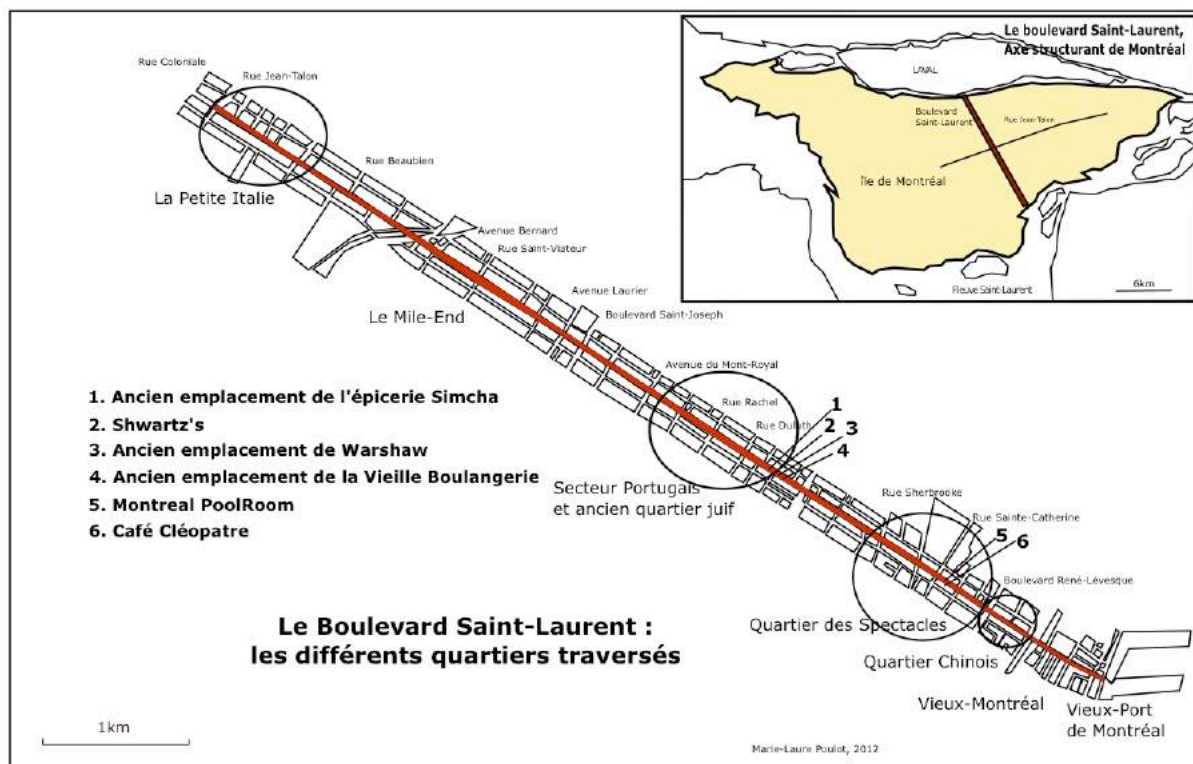


FIGURE 2

Le boulevard Saint-Laurent : localisation, immigration et les différents quartiers, d'après OpenStreetMap.org.

Cartographie : Marie-Laure Poulot, 2013.

Ces discours communs, lors de promenades ou de visites, s'apparentent à la figure de l'itinéraire, « à savoir une succession de lieux organisés en une suite ordonnée qui est régie par l'acte de déplacement du locuteur¹⁹ » ; l'itinéraire organise la description du territoire et cette « fiction narrative permet d'impliquer le lecteur dans une expérience, celle de la déambulation, qui

18. Wynn, Jonathan R., 2006, *The Walking Tour Guide: Cultural Workers in the Disneyfied City*, thèse de doctorat en sociologie, The City University of New York, p. 214.

19. Stopani, Antonio, 2009, « De l'itinéraire au territoire. Pratiques et mises en représentation de l'espace », *Rives méditerranéennes*, n° 34, <<http://rives.revues.org/3800>>, p. 11-26, mis en ligne le 30 octobre 2010, consulté le 13 mai 2013.

lui est familière²⁰ ». La chronologie des vagues d'immigration à Montréal se superpose à la géographie du boulevard et la mise en récit se déroule cette fois « en action » et *in situ*.

Par la convergence des récits intimes et des récits institutionnels, le boulevard Saint-Laurent devient un haut lieu montréalais, « en égard à l'imaginaire qu'il suscite et à la symbolique qu'on lui reconnaît²¹ », c'est-à-dire un lieu « qui rend possible l'expression d'une adhésion individuelle à une idéologie collectivement partagée²² ». Cette construction d'un haut lieu par les discours et les représentations intervient à petite échelle et concerne le boulevard dans son enveloppe globale, mais les lieux mis en récits et en pratiques par les résidents ne sont pas forcément les mêmes à grande échelle, dans les différents secteurs du boulevard. Le boulevard Saint-Laurent est, en effet, un patrimoine habité et pratiqué quotidiennement. Comment cette appropriation par les habitants est-elle racontée, quelles formes revêtent ces récits des habitants et sur quels registres jouent-ils ?

Les récits intimes du vivre en patrimoine sur le boulevard Saint-Laurent

En tant que résidents et usagers du boulevard, les habitants développent des pratiques quotidiennes qui contribuent à certaines représentations de l'espace et donc à des formes de mises en récit particulières. Maria Gravari-Barbas explique : « Habiter un lieu est différent de parcourir un espace, d'y transiter. Habiter présuppose un certain rapport à la fois au *temps* et à *l'espace*. *Habiter* intègre le temps long, celui des saisons, des années, des générations successives²³. » Cette prise en compte du temps long permet aussi de placer les pratiques territorialisées des résidents dans le processus d'appropriation des lieux. Ces pratiques, ensuite racontées, dessinent une géographie du boulevard, une mise en récit géographique et intime de la rue, puisque « occuper un lieu, en bref, c'est, naturellement, le narrativiser²⁴ ».

Récits de lieux de vie et récits en marche autour du boulevard Saint-Laurent

Pour certaines personnes engagées dans la mise en valeur du boulevard, la rue est éminemment liée à leur enfance et à leur parcours de vie. Le boulevard devient alors un

20. *Ibid.*

21. Bédard, Mario, 2002, « Une typologie du haut-lieu, ou la quadrature d'un géosymbole », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 46, n° 127, p. 49-74, à la p. 51.

22. Debarbieux, p. 448.

23. Gravari-Barbas, Maria (dir.), 2005, *Habiter le patrimoine. Enjeux – approches – vécu*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 13.

24. Bélanger, p. 15.

personnage à part entière, qui suit leur évolution, de l'enfance à la vie adulte, en passant par l'adolescence. En adaptant la méthode des récits de vie sociologiques lors de ma recherche non pas à la seule biographie, mais aussi à l'espace, j'ai obtenu des « récits de lieux de vie », selon les termes d'Annabelle Morel-Brocher²⁵, ou des récits de vie spatialisés. Les récits de vie, utilisés à l'origine par des chercheurs de l'École de Chicago, puis quelque peu abandonnés, redeviennent aujourd'hui centraux dans la démarche des disciplines de sciences sociales. Lors de l'entretien narratif, le sujet raconte « tout ou une partie de son expérience vécue²⁶ », ce qui permet notamment d'introduire une dimension diachronique qui replace l'expérience vécue de l'individu dans le temps.

Ainsi une personne qui travaille actuellement dans le secteur de la Petite Italie souligne :

Alors oui, oui c'est une rue qui fait absolument partie de l'histoire de Montréal qui arrête pas d'évoluer, mais où j'ai vécu beaucoup d'éléments, de moments de ma vie là : comme j'dis, l'adolescence, dans les bars plutôt dans le secteur entre Bernard et Laurier, où y'avait une vie nocturne incroyable [...] Après ça j'ai habité plusieurs années sur Coloniale entre Rachel et Duluth, donc j'étais tout le temps dans les commerces avoisinants.

À la manière de cet intervenant, plusieurs évoquent différents quartiers et sections du boulevard selon les époques de leur vie : les arcades et jeux vidéos à 12-14 ans, dans l'ancien secteur du Red Light ; les bars, à l'adolescence et à la vie de jeune adulte ; le lieu de travail, aujourd'hui. La plupart organisent donc leur récit de vie autour du boulevard Saint-Laurent, par rapport à l'espace, ce qui vient donner « une unité de signification à toutes les péripéties et à tous les événements qui surviennent dans son histoire et affectent son identité²⁷ ». L'habitant met en ordre les différents événements de manière chronologique et géographique grâce à la trame du boulevard, sorte de fil rouge qui rend intelligibles les différents épisodes de sa vie, construisant ainsi l'identité narrative dont parle Paul Ricœur²⁸.

25. Morel-Brochet, Annabelle, 2007, « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes », *Norôis*, <<http://norois.revues.org/1237>>, n° 205, | 2007/4, p. 25-35, mis en ligne le 1^{er} décembre 2009, consulté le 10 octobre 2012.

26. Bertaux, Daniel, 2010, *Le récit de vie*, Paris, Colin, p. 10.

27. Michel, Johann, 2003, « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, t. XLI, n° 125, p. 125-142, à la p. 128.

28. Ricœur, *op. cit.*

Ces récits de lieux de vie adoptent parfois la figure du parcours commenté²⁹ : certains individus interrogés ont, en effet, choisi non de raconter leurs trajectoires de vie lors d'un entretien traditionnel, mais en action, en allant sur les lieux qu'ils utilisaient dans le passé ou qu'ils parcourent aujourd'hui. Par cette méthode des itinéraires, « l'autre devient guide³⁰ ». Il décide du trajet sur les territoires qu'il fréquente et s'efforce d'énoncer tous les souvenirs qui lui viennent en tête. Ces mises en récit *in situ* sont aussi l'occasion de descriptions de lieux précis au fil de la marche : souvent des magasins, des cafés, parfois actuels, parfois disparus comme Warshaw ou la Vieille Boulangerie, mais aussi des histoires liées à la circulation automobile ou aux moyens de transport comme le circuit de l'autobus 55. Ces itinéraires font émerger le souvenir d'anecdotes ou d'histoires personnelles, mais aussi de sensations, puisque le boulevard, en tant que lieu de vie, est raconté par le biais d'impressions qu'on y ressent en y habitant ou en l'arpentant. Ces récits « en marche » viennent ainsi rendre compte de l'expérience urbaine corporelle de la rue.

Un récit qui en appelle à tous les sens

Cette expérience multisensorielle du boulevard Saint-Laurent est très présente dans les récits des habitants : par le visuel tout d'abord puisque l'œil, « organe sociologique³¹ », repère les couleurs, les éléments de marquage ethnique (drapeaux, langues sur les enseignes, etc.), bref, l'altérité mise en visibilité. L'odorat revient aussi régulièrement pour décrire la rue : les senteurs du quartier chinois, le poulet grillé, le *smoked-meat* s'imposent dans les discours des habitants (figure 3). Une habitante actuelle du boulevard évoque par exemple l'épicerie Segal pour ses prix, mais aussi pour les odeurs : « Nous on l'appelle "l'épicerie qui pue", parce qu'y a [...] les grandes morues séchées dans le fond du magasin. » Cette expérience des senteurs se double de celle des saveurs, puisque la nourriture (magasins et restaurants) continue d'occuper une place de choix sur le boulevard. Un habitant d'origine italienne raconte : « Bon, moi je suis arrivé ici en 73. Et Montréal était une ville bien bizarre : on ne trouvait pas de baguette [...] Pour avoir du pain qui était pas le pain molasse, on allait à la boulangerie de la Petite Italie [...] »

29. Grosjean, Michèle et Jean-Paul Thibaud, 2011, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses.

30. *Ibid.*

31. Sennett, Richard, 2009 [1990], *La conscience de l'œil, Urbanisme et société*, Lagrasse (France), Verdier.



FIGURE 3

Vue du boulevard Saint-Laurent. Visibles de gauche à droite : la pâtisserie Coco Rico, le restaurant Chez Schwartz et le Pharmaprix qui a remplacé l'ancien magasin Warshaw.
Photo : Marie-Laure Poulot, décembre 2011.

Le « manger le monde » ou le « manger européen » qui se développe dans les années 1940-1950 est volontiers rattaché par les habitants au boulevard Saint-Laurent et à ses environs : le « cosmopolitisme de bouche » reste prégnant dans les représentations et s'impose comme l'une des particularités de la rue. À la manière de la petite madeleine de Proust, certaines sensations liées à la nourriture conduisent ainsi le passant sur le boulevard de son enfance ou de son adolescence : la mémoire se retrouve stimulée par le fruit du hasard dans le présent ou par « le miracle d'une analogie³² », au point de ressusciter ce qui n'existait plus.

Enfin, les sons interviennent dans les descriptions du boulevard, tant pour évoquer l'animation qui y règne que les différentes langues des communautés ethnoculturelles. Pour cette femme d'origine portugaise, ce qui lui manquait vraiment lors de son retour au Portugal pendant une époque de sa vie, c'était l'autobus 55, c'est-à-dire « le monde entier dans les oreilles », « la tour de Babel ». Ces sensations individuelles racontées deviennent parfois des récits artistiques rendus publics, à l'image de l'audio promenade *Hearing There/ /L'Outre Écoute*, de David Drury³³.

32. Proust, Marcel, 1954, *Le Temps retrouvé. À la Recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, p. 228.

33. L'œuvre peut être écoutée à l'adresse <www.hearingthere.com>.

L'artiste a enregistré des bruits et des sons de différents lieux du boulevard qui durent de une et trois minutes, ceux de lieux emblématiques comme le restaurant de *smoked-meat* Chez Schwartz, les Bains Schubert ou l'épicerie La Vieille Europe, mais aussi la Garderie la Cloche ou la Bijouterie Portugaise. Ces sons représentent ce que le musicien canadien R. Murray Schafer appelle le « paysage sonore urbain », où tous les bruits urbains contribuent à l'ambiance³⁴ de la rue.

Ces récits sensoriels racontent le patrimoine immatériel du boulevard : l'attention est ici moins portée sur les bâtiments que sur l'ambiance magique et bouillonnante, sur l'expérience totale offerte par la rue. Ce vivre et ressentir le patrimoine est inséré dans des récits qui s'attachent à certains secteurs et lieux et non pas forcément à l'ensemble de la rue. C'est alors un ancrage territorial, de quartier, communautaire qui apparaît dans les « patrimoines intimes » des habitants.

Récits du quartier

Le boulevard comme lieu d'attache et lieu d'arrivée des immigrants fait l'objet de récits plus particulièrement associés aux communautés culturelles qui s'y sont installées et y ont vécu. Ces récits expriment non seulement toute leur expérience de migration et d'adaptation, mais révèlent également leur patrimoine qui s'est progressivement constitué au fil du temps. Les anciens magasins ethniques, la vie communautaire, de même que l'atmosphère de « village », sont souvent évoqués avec nostalgie : ce sont les images d'un quartier traditionnel idéalisé, notamment pour le secteur italien ou portugais. Une personne élevée dans la Petite Italie raconte le quartier de son enfance, de ses racines autour de lieux spécifiques, l'église, l'école, le jardin à côté : « Ce qui me manque, c'est la simplicité, ce côté sécuritaire. On pouvait jouer dehors toute la journée, on pouvait socialiser facilement, avec nos voisins québécois, on se connaissait » ou encore « le marché Jean-Talon, ce n'est plus comme le marché de mon enfance avec les gens qui crient, une ambiance particulière : aujourd'hui, c'est la crème glacée à quatre dollars [...] ».

Ces récits font sans cesse le parallèle entre le quartier de l'enfance et celui qu'il est devenu.

34. La notion d'ambiance est au cœur des recherches du laboratoire CNRS CRESSON (Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain), « qui développe une approche qualitative de l'environnement urbain. Initialement centrée sur le sonore, sa thématique s'est élargie aux autres sens (vue, olfaction, gestuelle) pour aborder les ambiances architecturales et urbaines dans toute leur complexité ». Torgue Henry, 2005, « Immersion et émergence : qualités et significations des formes sonores urbaines », *Espaces et sociétés*, n° 3, p. 157-166.

Un ancien habitant du quartier portugais affirme y retourner en « pèlerinage ». Si le boulevard a bien changé, « quand même, il reste les édifices, les commerces qui sont encore là et les membres de la communauté qui reviennent dans le quartier ». Dans le cadre de l'entretien, les récits s'accompagnent parfois d'albums de photographies des lieux de l'enfance, appelant alors une narration. Pour que la photographie, « objet doté de charge narrative [...] passe de la simple trace à la mémoire collective, il faut précisément qu'elle soit prise en charge par des narrations dont le but consiste précisément à combler le hiatus narratif entre les deux temporalités³⁵ », passée et présente.

Ces géographies intimes du vivre en patrimoine, plutôt associées à la grande échelle, permettent la construction d'une identité collective, du quartier ou de la communauté. Les récits s'attachent à des lieux bien précis, des sensations et des habitudes de vie : « habiter un lieu, c'est principalement [...] prendre des habitudes en un endroit, c'est y vivre de manière régulière, quotidienne³⁶ ». Très liés aux sensations et aux ambiances, ils empruntent au registre de la nostalgie, s'attardant sur les lieux anciens, les lieux disparus ou les « fantômes » du boulevard plutôt que sur ses transformations actuelles. Alors que certaines mémoires peuvent entrer en concurrence, particulièrement celles des communautés culturelles, mes enquêtes révèlent de grandes convergences de formes et de registres. De fait, la plupart des récits montrent une forte unité, ce qui renvoie à la question d'un porte-parole, associatif notamment, assez représentatif pour les transmettre. Certains tronçons du boulevard sont toutefois beaucoup plus évoqués que d'autres : ainsi, le quartier italien, les secteurs juif et portugais ou encore l'ancien Red Light ; à l'inverse, le boulevard dans le Vieux-Montréal ou le secteur entre la rue Saint-Viateur et la rue Beaubien sont souvent ignorés. Ces choix révèlent les valeurs symboliques ou d'usage attribuées à ces espaces par les habitants. La portée de ces récits dépend également de compétences de mise en scène de soi, voire de compétences esthétiques, qualités qui ne sont pas forcément présentes chez tous³⁷. De surcroît, ces récits ne sont audibles qu'après une nécessaire construction narrative qui se marque par la volonté de transmission de la mémoire aux destinataires (chercheur, auditeurs, mais aussi amis ou autres habitants, qu'ils connaissent ou découvrent ces espaces). Cette « hiérarchie » entre les narrations urbaines témoigne de leur caractère performatif puisque, au-delà de leur contribution à l'identité des territoires urbains, elles ont aussi une incidence

35. Michel, p. 138.

36. Jackson, John Brinckerhoff, 2003 [1984], *À la découverte du paysage vernaculaire* [essai traduit de l'américain par Xavier Carrière], Paris, Actes Sud / ENSP [École nationale supérieure du paysage], p. 25.

37. Agier, Michel, 2012, « Penser le sujet, observer la frontière. Le décentrement de l'anthropologie », *L'Homme*, n^{os} 203-204, p. 51-75, à la p. 65.

concrète sur le champ de la pratique. Elles « jouent [en effet] un rôle essentiel dans la manière d’occuper, de nommer, de transformer et de fabriquer la ville réelle³⁸ », mais toutes ne pèsent pas à l’identique dans le « faire la ville » aujourd’hui.

Des mises en récit habitantes contre les discours de la municipalité et des promoteurs : quelles voix pour l’îlot Saint-Laurent ?

Si les récits intimes présentés ici participent d’un certain consensus avec les récits plus officiels ou institutionnalisés, l’exemple d’un espace spécifique du boulevard Saint-Laurent, entre Sainte-Catherine et René-Lévesque – dans l’ancien quartier du Red Light, aujourd’hui Quartier des spectacles –, permet d’illustrer la pluralité des récits, voire les tensions et les conflits engendrés par l’instrumentalisation de ces derniers dans le domaine de l’aménagement³⁹. Les discours sur le patrimoine ne se contentent pas d’évoquer le passé et la mémoire, mais envisagent aussi l’avenir du lieu, les manières possibles de le préserver et de le faire vivre dans la ville actuelle. En ce sens, la mise en récit de la ville participe à faire advenir les aspirations que les individus, les communautés ou les groupes d’intérêt entretiennent au regard de ce que la ville devrait ou pourrait être. Discours, mémoires et récits sont ainsi partie intégrante du processus de construction du paysage et du lieu⁴⁰.

Un espace à réhabiliter

L’Office de consultation publique de Montréal propose en juin 2009 une vaste consultation sur deux projets dans le nouveau Quartier des spectacles : celui du quadrilatère Saint-Laurent, entre le Monument-National et la rue Sainte-Catherine, et celui du 2.22 Sainte-Catherine.

38. Paquette Sylvain et Philippe Poullaouec-Gonidec, 2012, « Engager l’imaginaire pour penser le devenir des paysages des périphéries urbaines », dans Mario Bédard, Jean-Pierre Augustin et Richard Desnoilles (dir.), *L’imaginaire géographique : perspectives, pratiques et devenirs*, Québec, Presses de l’Université du Québec, p. 57-77, à la p. 59.

39. J’utilise ici les récits des habitants recueillis lors des entretiens ainsi que les documents déposés à l’Office de consultation publique sur le projet du quadrilatère Saint-Laurent entre le Monument-National et la rue Sainte-Catherine et sur celui de l’édifice culturel du 2.22. Je me fonde aussi sur la démarche de participation organisée par l’arrondissement Ville-Marie lors des mois d’avril et mai 2010 : l’événement des Saint-Laurent’dez-vous. Cette initiative comprenait plusieurs rendez-vous : un téléthon pour recueillir les avis et les idées des passants sur le boulevard, la soirée Pecha Kucha #17 avec tous les acteurs du milieu concernés par la revitalisation du boulevard Saint-Laurent et de ses abords ; et enfin, diverses activités intitulées « Les voix du boulevard ».

40. Tuan, Yi-Fu, 1991, « Language and the Making of Place: A Narrative-Descriptive Approach », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 81, n° 4, p. 684-686 ; Mondada Laurence, 2003, « Discours », dans Lévy et Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie...*, *op. cit.*, p. 264-265.

L'ensemble des mémoires écrits et des présentations orales⁴¹ – de la part d'habitants, de membres associatifs du patrimoine, de commerçants, mais aussi d'acteurs locaux et de la culture – présentés lors des audiences publiques soulignent des thèmes communs, en accord avec les discours des politiques et des promoteurs, soit l'importance du passé du quartier, la continuité de la vocation culturelle du secteur ou encore la place de l'intersection de la rue Sainte-Catherine et du boulevard Saint-Laurent – les deux *Mains* – dans la constitution de l'identité montréalaise. La très grande majorité des mémoires déposés dans le cadre de la consultation publique du quadrilatère Saint-Laurent s'accorde surtout sur un constat de délabrement du quartier et sur la nécessité d'un projet de revitalisation. Pour certains citoyens et résidents, la « dégradation » du bâti a atteint un point tel qu'« il est maintenant difficile d'imaginer d'aller se promener sur cette partie de la rue Saint-Laurent par pur plaisir »⁴². Ce récit unanime de la dévalorisation des espaces vient légitimer d'une certaine façon les actions de revalorisation proposées par la Société de développement Angus qui présente son projet comme une réponse à la « demande collective⁴³ », pour « redonner aux Montréalais le carrefour du boulevard Saint-Laurent⁴⁴ ». La Ville, partie prenante au projet, semble alors prendre en compte la parole des habitants et associer la société civile aux actions d'aménagement, mais toutes les voix exprimées n'ont pas le même poids dans les décisions.

Nostalgie, perte d'authenticité et patrimoine autour du burlesque

L'imaginaire invoqué dans les présentations se réfère au passé historique du secteur, mais mêle aussi nombre de références personnelles et individuelles. Ainsi, l'un des habitants explique dans son mémoire l'intérêt porté au projet par le récit personnel de ses pratiques dans le quartier, de son enfance à aujourd'hui⁴⁵ : des hotdogs du Montréal PoolRoom aux salles de spectacles, en passant par son travail sur des terrains de stationnement ou son envie de voir disparaître les terrains vacants. Un autre, se présentant comme un « flâneur solitaire », souligne le mouvement

41. Les audiences publiques comprennent deux séances : la première pour donner de l'information et répondre aux questions du public et la seconde pour les opinions et remarques, sous la forme de mémoires écrits et/ou de présentations orales de la part des individus et des groupes souhaitant s'exprimer sur le sujet.

42. Vrandeček, Alain, 2009, Mémoire présenté à l'attention de l'Office de consultation publique de Montréal, Quadrilatère Saint-Laurent, juin.

43. Société de développement Angus, 2009, Quadrilatère Saint-Laurent, concept préliminaire, présenté à l'arrondissement de Ville-Marie, 26 mars.

44. Société de développement Angus, 2009, Présentation générale et vision du projet Quadrilatère Saint-Laurent, à l'occasion de la séance d'information du 20 mai.

45. Rastelli, Louis et Geneviève Boyer, 2009, Entretien et Memorandum présenté à l'Office de consultation publique de Montréal, Quadrilatère Saint-Laurent, 3 juin.

des passants et la diversité sociale et ethnique comme des caractéristiques du quartier mises en danger par le projet⁴⁶. La Ville de Montréal et les promoteurs proposent en effet une transformation profonde du tissu urbain en érigeant une tour de bureaux en lieu et place des anciens bâtiments. Les salariés aux horaires normés viendraient remplacer les noctambules. Le projet changerait de la sorte sensiblement les clientèles, les activités, ainsi que les rythmes du quartier.

La plupart des habitants qui se sont exprimés refusent donc la rupture dans le récit urbain proposée par les nouveaux projets, prônant l'authenticité du quartier et des commerces qui sont installés sur le boulevard. Les démolitions justifiées par l'embellissement et la modernisation dans le cadre d'un Quartier des spectacles d'importance internationale ne peuvent qu'entraîner selon eux la disparition de certaines strates historiques, sociales ou urbanistiques, comme les activités liées au Red Light ou les maisons de chambres (figure 4). Le « territoire comme palimpseste⁴⁷ », traité ici « trop brutalement », présente alors « des trous, comme un parchemin trop raturé : dans le langage du territoire, ces trous se nomment des déserts »⁴⁸. Ces citoyens souhaitent donc le maintien des anciens commerces, en se référant à leurs pratiques et à leur vécu du quartier, par peur de perdre « l'échelle humaine de cette zone ». L'expulsion de certains commerces présents sur la *Main*, notamment les « *“Mom and Pop” businesses that are the true essence of what is the best of Montreal*⁴⁹ », et la destruction de certains bâtiments aboutiraient à la « liquidation de lieux patrimoniaux au caractère authentique⁵⁰ », alors qu'ils sont indispensables pour « préserver une certaine saveur au Quartier des spectacles, puisque sa popularité touristique et locale en dépend⁵¹ ».

46. Entretien en novembre 2011 avec Jean-Dominique Leccia, psychiatre et résident. Leccia, Jean-Dominique, 2009, « Préserver le tissu humain du Red Light », *La Presse.ca*, publié le 18 juin 2009 ; voir aussi « Rêveries d'un flâneur solitaire » sur <<http://www.geomental.com/>>.

47. Corboz, André, 1983, « Le territoire comme palimpseste », dans André Corboz, textes choisis et assemblés par Lucie K. Morisset, 2009, *De la ville au patrimoine urbain. Histoires de forme et de sens*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 70-88.

48. *Ibid.*, p. 87.

49. Monahan, Thomas, 2009, Public Consultation, Quadrilatère Saint Laurent (Memorandum).

50. Bellemare, Jean-Philippe (citoyen, formation d'architecture), 2009, Mémoire : 2.22 et Quadrilatère Saint-Laurent, Montréal, 4 juin.

51. *Ibid.*



FIGURE 4
Les démolitions à l'œuvre sur l'îlot Saint-Laurent ; à gauche, le Monument-National.
Photo : Marie-Laure Poulot, octobre 2012.



FIGURE 5

Le café Cléopâtre, lieu de cristallisation de l'opposition au projet du quadrilatère Saint-Laurent.
Photo : Marie-Laure Poulot, novembre 2011.

Certains habitants et travailleurs se sont organisés en association – Save the Main – autour du Café Cléopâtre (figure 5) et proposent un récit de cet espace autour du burlesque en tant qu'activité identitaire – du Red Light passé au futur Quartier des spectacles – : « *So that's part of the burlesque revival that's happening in the city also. That's why also we wanted them to preserve the historic site to bring back that revival and to make it part of the tourism industry*⁵². »

Là encore, l'objectif est la continuité dans le récit urbain tout en utilisant la mise en patrimoine comme élément de justification. La caractérisation ou l'affirmation de la valeur patrimoniale (architecturale ou historique) devient ici moins fondamentale que l'expression d'une

52. King, Donovan, 2010, « Why Montreal Should Incorporate its Burlesque Heritage into its Brand Image », présentation orale lors de la soirée Pecha kucha #17 des Saint-Laurent'dez-vous tenue à la Société des arts technologiques, 7 mai.

opposition au projet ou que la peur du changement sur ce tronçon du boulevard. Les récits des associations, plus structurés et plus organisés que les récits individuels et isolés, ont une résonance accrue, notamment dans les médias, et peuvent ainsi être plus influents dans un combat contre certains projets d'aménagement. Plus encore, un « comité » ou un sous-groupe de Save the Main est en charge de la création culturelle, c'est-à-dire de vidéos, de performances diverses, d'organisation de visites guidées, etc. Cette production de récits vise à mettre en valeur le quartier et cet espace du boulevard⁵³, en se positionnant soi-même comme résident ou utilisateur des lieux. « On voit par ces exemples que le récit de soi, orienté vers les autres, implique un souci esthétique : des compétences de langage ou d'écriture, de jeu de rôle et de mise en scène de soi, sont nécessaires à la prise de parole »⁵⁴. La production narrative proposée par l'association Save the Main accompagne des actions surtout juridiques ou politiques, mais l'attention qui lui est portée « transforme le “soi” en auteur⁵⁵ ».

La Société de développement Angus en charge du projet, soutenue par la Ville, promeut quant à elle un nouveau discours sur le quartier, un Quartier des spectacles, en contradiction avec le patrimoine du Red Light. En fait, la légitimité historique et l'esprit des lieux à préserver sont des arguments avancés à la fois par le promoteur et par les opposants au projet, mais les deux parties les envisagent de façon différente. Derrière le consensus autour de l'importance historique de l'îlot Saint-Laurent, les enjeux politiques et sociaux affleurent, engendrant des conflits dans l'aménagement du territoire, dans lesquels les mémoires d'habitants semblent ignorées devant l'affirmation du récit des acteurs politiques et urbanistiques.

Les multiples mises en récit du boulevard Saint-Laurent contribuent à sa patrimonialisation et à la construction d'un haut lieu montréalais. L'imaginaire collectif autour du boulevard Saint-Laurent, fort de pratiques quotidiennes, de sensations et d'usages, semble être la meilleure protection patrimoniale : il est ainsi nécessaire de « l'occuper, de lui attribuer une fonction, de lui accorder un rôle dans la société actuelle, bref, de l'*habiter*⁵⁶ ». Le boulevard de même que les récits eux-mêmes deviennent commémoration⁵⁷. Ils sont le support de la mémoire et permettent de se rappeler de l'histoire des communautés et de personnages, par des souvenirs, par des gestes ;

53. Entretien avec un membre de l'association Save the Main.

54. Agier, p. 65.

55. *Ibid.*

56. Gravari-Barbas, p. 11.

57. « La commémoration renvoie à l'ensemble des gestes visant à rappeler des faits, des personnages, des pratiques culturelles significatives ou des lieux importants dans l'histoire de Montréal. » Ville de Montréal, 2005, *Politique du patrimoine*, Montréal, Ville de Montréal, p. 55.

bref, par des formes narratives diverses. Mais si le boulevard Saint-Laurent se construit en lieu de commémoration du quotidien, les transformations successives et les géographies fragmentées rendent difficile la commémoration d'un moment ou d'un tronçon précis du boulevard. Un récit unifié s'impose à petite échelle avec la convergence des récits intimes et institutionnels, alors que la variété l'emporte pour les récits à grande échelle. Derrière l'unité du discours patrimonial, les enjeux politiques et sociaux dans des secteurs spécifiques de la rue ébranlent le consensus et révèlent des dissonances. D'une certaine manière, à la territorialisation première du boulevard dans Montréal s'ajoute une « territorialisation seconde », plus éclatée, liée aux pratiques quotidiennes et aux dispositifs multiples de médiation qui s'élaborent autour du boulevard Saint-Laurent (visites urbaines, parcours commentés, mémoires lors des consultations publiques). Enfin, ces mises en récit peuvent entrer en conflit les unes avec les autres et engendrer des visions de la ville très différentes, voire opposées. La caution du passé est instrumentalisée, consciemment ou non, afin de fonder les modalités de l'occupation présente de l'espace. Comme l'affirme Anouk Bélanger, « [i]l y a plus que variété [...] de récits. Il y a luttes et concurrences pour orienter, par l'imaginaire, le devenir de la ville⁵⁸. » Ces narrations sont d'ailleurs fluctuantes dans le temps, évolutives et changeantes : les récits des uns ont donc plus de poids que ceux des autres, selon les positions qu'occupent les différents acteurs, l'organisation et la transmission des narrations.

58. Bélanger, p. 17.